ISSN 0009-5834

christus

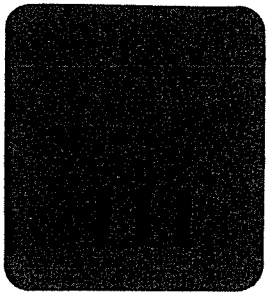
Souffrance vaincue

Mensonges

Douleur et souffrance

Job et Jésus

Compatir



christus

il s'agit maintenant de vivre la foi

comité de rédaction

J. Thomas, directeur
D. Bertrand, administrateur
M. Bellet, M. Domergue
C. Viard

Rédaction - publicité - administration

12, rue d'Assas - 75006 Paris
Tél. 548-17-16
C.C.P. Paris 10.439.65 A

abonnements

Tous les abonnements partent de janvier
un an (4 numéros) : 58 F - étranger : 69 F
le numéro : 15 F - étranger : 18,50 F
abonnement de soutien : 80 F

Spécimen gratuit sur demande

changement d'adresse

Joindre 2,40 F et la bande du dernier envoi

Correspondants

ARGENTINE : Maria M. Castro Nevares, Casilla de Correo 144 - Suc. 12, Buenos Aires
CANADA, ETATS-UNIS : Periodica, 7045, avenue du Parc, Montréal 303.
HOLLANDE : Coeberg, Ged. Oude Gracht 74, Haarlem.
ITALIE : Biblical Institute Press, 35 Piazza della Pilotta I - 00187 Roma, Conto corrente I-11.534.
PORTUGAL : Broteria, rua Ant. Taborda 14, Lisboa.

numéros parus

Le pluralisme dans l'Eglise (58)
Où va la vie religieuse (62)
« Spiritualité » (64)
Être ensemble, malgré tout (69)
L'insécurité (71)
Libérer l'homme (75)
Liquider le passé (76)
Le souvenir de Jésus Christ (94)
Il les créa (95)
Évangéliser la prière (96)
Éloge de la rigueur (100)
L'Exil (101)
Alleluia (102)
A chacun sa voie (103)
L'humilité des croyants (104)
Le Beau Dieu (105)
La violence de la Parole (106)
Reposez-vous (107)
L'Evangile pour tous les hommes (108)
Le Ciel (109)
Pas de foi sans culte (110)

Le prix de vente des anciens numéros est aligné sur le tarif de l'année en cours.

Pour les commandes groupées
jusqu'à 5 numéros : le n° 12 F
plus de 5 numéros : le n° 11 F

prochain numéro

EVANGELISER LA MORALE

Christus n° 111 **Tome 28** **juin 1981**

SOUFFRANCE VAINCUE

ÉDITORIAL 258

ÉTUDES

MAURICE BELLET	*Hors le mensonge*	260
FRANCINE DE LA GORCE	*Le mensonge social*	269
DENIS VASSE	*Altération, altérité*	281
PATRICK VERSPIEREN	*Victoire de la médecine ?*	296
JACQUES GUILLET	*Gethsémani*	300
ANDRE DAVID	*Offrir ma souffrance ?*	310
JEAN VANIER	*Au cœur de la compassion*	321

PRIÈRE

ROBERT ISAAC	*Lettre d'un ami*	334

TEXTES

ANNIE WELLENS	*Job*	340
JOSEPH THOMAS	*La scène du jardin*	350
CLAUDE VIARD	*Le lieu de la compassion*	361
PIERRE VALLIN	*Entre la prière et le travail*	372

CHRONIQUES

JEAN-FRANÇOIS DORAND	*Renouveler la spiritualité du travail*	381

christus

il s'agit maintenant de vivre la foi

comité de rédaction

J. Thomas, directeur
D. Bertrand, administrateur
M. Bellet, M. Domergue
C. Viard

Rédaction - publicité - administration

12, rue d'Assas - 75006 Paris
Tél. 548-17-16
C.C.P. Paris 10.439.65 A

abonnements

Tous les abonnements partent de janvier
un an (4 numéros) : 58 F - étranger : 69 F
le numéro : 15 F - étranger : 18,50 F
abonnement de soutien : 80 F

Spécimen gratuit sur demande

changement d'adresse

Joindre 2,40 F et la bande du dernier envoi

Correspondants

ARGENTINE : Maria M. Castro Nevares, Casilla de Correo 144 - Suc. 12, Buenos Aires
CANADA, ETATS-UNIS : Periodica, 7045, avenue du Parc, Montréal 303.
HOLLANDE : Coeberg, Ged. Oude Gracht 74, Haarlem.
ITALIE : Biblical Institute Press, 35 Piazza della Pilotta I - 00187 Roma, Conto corrente I-11.534.
PORTUGAL : Broteria, rua Ant. Taborda 14, Lisboa.

numéros parus

Le pluralisme dans l'Eglise (58)
Où va la vie religieuse (62)
« Spiritualité » (64)
Être ensemble, malgré tout (69)
L'insécurité (71)
Libérer l'homme (75)
Liquider le passé (76)
Le souvenir de Jésus Christ (94)
Il les créa (95)
Évangéliser la prière (96)
Éloge de la rigueur (100)
L'Exil (101)
Alleluia (102)
A chacun sa voie (103)
L'humilité des croyants (104)
Le Beau Dieu (105)
La violence de la Parole (106)
Reposez-vous (107)
L'Evangile pour tous les hommes (108)
Le Ciel (109)
Pas de foi sans culte (110)

Le prix de vente des anciens numéros est aligné sur le tarif de l'année en cours.

Pour les commandes groupées
jusqu'à 5 numéros : le n° 12 F
plus de 5 numéros : le n° 11 F

prochain numéro

EVANGELISER LA MORALE

toutes nos certitudes, toutes sauf l'amour inconditionnel, l'espérance folle, la foi qui relie et engage ? Admettre que la souffrance et la misère existent, oui, mais pour les vaincre, comme Il a vaincu la lèpre, la cécité, la mort ; les faire nôtres, les endosser sont parfois les seuls chemins de fraternité envers ceux qui les endurent et nous disent : « ceux qui ne l'ont pas vécu ne peuvent pas comprendre. »

Francine DE LA GORCE
permanente du mouvement ATD-Quart-Monde

AU CENTRE CULTUREL « LES FONTAINES »

Retraites d'approfondissement spirituel

6 jours - D. 5 juillet - S. 11
Connaître Jésus selon l'Evangile de Jean — BRUNO DE GABORY

8 jours - L. 13 juillet - Ma 21
Exercices spirituels (Saint Ignace) — FRANÇOIS EVAIN

10 jours - Me 22 juillet - S. 1er août
Exercices spirituels personnellement accompagnés — Equipe des FONTAINES

8 jours - J. 6 août - V. 14
Le destin de Jésus, Homme-Fils de Dieu, d'après St Marc — JEAN DESOMBRE

7 jours - D. 30 août - D. 6 sept.
Vivre avec le Christ dans l'Esprit, à l'écoute de St Augustin — AIMÉ SOLIGNAC

7 jours - D. 15 novembre - D. 22
Contempler pour être envoyé — CHRISTIAN D'ARMAGNAC

Retraite de ressourcement spirituel, à partir des dons de Dieu et de ses appels, vers le don de nous-mêmes dans son Eglise.

Renseignements et inscriptions :
Centre « Les Fontaines » - B.P. 205 - 60500 Chantilly - Tél. (4) 457 24 60

La Souffrance : altération, altérité*

Parler de la souffrance nous engage dans une traversée qui n'est pas sans péril : la traversée de nos souvenirs et de nos fantasmes, la traversée de nos vies avec ce qu'elles comportent de « travaux », « d'emprisonnements, de coups et de risques de mort », d'« injustices » et de dangers sans nombres : « dangers des rivières, dangers des brigands, dangers de nos compatriotes, dangers de la ville, dangers du désert, dangers de la mer, dangers des faux frères ». Le labeur et la fatigue, voire le manque de sommeil, la faim et la soif, le froid et la nudité ont pu nous marquer et laisser en nous des traces indélébiles. « Sans parler du reste », du souci de la vie quotidienne, de notre impuissance à soulager la misère, de la faiblesse qui est la nôtre et qui nous plonge dans le souci ou l'angoisse (cf 2 Co 11,22-29).

Evoquer le sillage de nos vies nous ramène immanquablement au souvenir de nos souffrances. Il arrive même que nous nous en vantions jusqu'à la complaisance et que d'y avoir échappé après les avoir traversées nous valorise à nos propres yeux comme aux yeux des autres.

C'est là, peut-être, le plus grand péril qui guette l'homme.

Nous avons tous tendance, au rebours de saint Paul, dans sa *Deuxième Epître aux Corinthiens*, à nous laisser glorifier par une image de nous-mêmes, sans crainte « qu'on ne se fasse de nous une idée supérieure à ce que l'on voit en nous, ou à ce que

* Psychanalyste à Lyon, Denis VASSE a publié plusieurs ouvrages au Seuil, du *Temps du désir* (1969) à *Un parmi d'autres* (1978).

l'on nous entend dire » (cf 2 Co 12,6). Nous nous accrochons à nos peines et nous finissons par ne plus voir ou entendre la joie qui, pourtant, nous fait vivre. Il y a là un secret orgueil, bien caché, qui nous fait valoir comme de glorieux « résistants » ou anciens combattants. Nous ne faisons alors que nous enfermer dans une image valeureuse de nous-mêmes qui confisque la parole, la nôtre aussi bien que celle des autres.

La déchirure

La souffrance dans nos vies évoque toujours une déchirure ou un dysfonctionnement. Dans le corps ou dans l'esprit. Dans le corps *et* dans l'esprit.

Les traces que laisse en nous l'épreuve sont comme des coupures qui rythment le temps et qui découpent l'espace. Elles font « bord ». La rencontre avec la maladie, l'accident, l'injustice ou la mort inscrivent en nous des cicatrices dont le souvenir renvoie à l'apparition subite ou insidieuse d'une douleur physique ou morale qui a modifié notre position dans le monde.

Cette douleur, nous ne pouvions pas l'imaginer comme nôtre *avant* qu'elle n'arrive. Et c'est à peine si, *après* qu'elle est arrivée, nous pouvons nous la représenter comme nôtre.

La souffrance s'inscrit, dans nos histoires, comme une rupture du temps. Et, dans cette scansion de la durée, la plainte ou l'étonnement en appelle toujours à un temps originel et à un premier cri où se manifeste notre désir de vivre dans les résistances qui lui font obstacle. Là où nous voulons la santé, nous rencontrons la maladie et la mort ; là où nous voulons la richesse, nous butons sur la pauvreté ; là où nous voulons l'honneur, nous sommes abreuvés de déshonneur et ainsi du reste. L'épreuve passée, nous continuons de désirer les mêmes choses, mais nous ne sommes plus tout à fait comme avant. « Je », le sujet, n'est plus tout à fait « moi », l'image que j'avais de moi. Ce que j'imaginais de moi se trouve modifié, transformé, *altéré*. Sauf à mentir et à tromper, je ne peux pas faire *comme si* ce qui m'est arrivé ne m'était pas arrivé. Je ne peux pas le gommer pour restaurer l'image idéale de moi-même. Le désir de vivre et d'aimer subsiste quoi qu'il arrive, mais il n'est plus identique à la manière selon laquelle j'entendais le réaliser. Ce qui m'arrive me contraint à abandonner ce que je voulais pour moi, ma volonté propre, pour retrouver le désir qui m'habite.

Le langage courant nous invite à être attentifs à ces moments disruptifs de la souffrance qui inscrivent le sujet humain dans le temps et dans l'espace, dans son corps. Nous entendons souvent dire ou nous disons souvent : « C'était avant ma typhoïde », ou : « C'était après mon accident », « Ah oui ! je n'étais pas encore paralysé » ; ou bien encore : « C'était avant ou après qu'il m'a quittée ! ».

Dans la souffrance, ce qui nous arrive va toujours à l'encontre de ce que nous avions imaginé : nous y sommes conduits par un chemin que nous ne voulions pas, que nous ne savions pas. Nous y sommes *contrariés*. La rencontre avec les autres et avec nous-mêmes, avec le monde et avec Dieu, ne se réalise pas comme nous l'avions projetée. Nous souffrons d'avoir à prendre un chemin que nous n'aurions pas pris. Nous faisons *l'expérience d'une altération de nous-mêmes* : nos projets sont contrariés, notre moi, la projection de nous-mêmes, altéré. Cette altération de l'image, nous pouvons la nier, tenter de ne pas en tenir compte et de n'en rien savoir dans un essai indéfini de restauration paranoïaque de l'image disparue. Mais cette altération de l'image que nous avions de nous-mêmes peut aussi nous renvoyer à cette part de nous-mêmes qu'elle cachait et que sa déchirure dévoile. A travers l'image déchirée, à travers le corps souffrant, nous nous révélons être autres que ce que nous imaginions être : cette altérité de nous-mêmes, révélée par l'altération de notre moi corporel ou psychique, nous détache de la culpabilité douloureuse née de n'être pas conforme à notre image idéale : nous souffrons alors qu'*en nous* un Autre, auquel nous aspirons sans le savoir, se révèle en *un « lieu »* que nous n'imaginions pas.

« 'Je' est un Autre »

Les moments de la souffrance ne sont pas les seuls à avoir ces effets. Ceux de la joie les ont aussi.

La traversée de la souffrance a ce caractère originaire parce qu'elle affecte le « moi » et que le sujet s'en trouve distingué : elle manifeste que « je » n'est pas « moi », qu'il n'est réductible à aucune des images qui le représentent pour un temps donné. Epelé par l'Autre — voire appelé par lui —, le sujet doit sa constante émergence au fait qu'il est toujours *déjà là* avant le moi, du côté de l'origine, et qu'il est *encore là* après lui du côté

de la fin. Il était là, dans le passé dépassé ; il sera là, dans le futur à venir. Entre les deux, dans l'instant présent de la souffrance qui le détache de son instance représentative, il est comme en suspens dans le vide. Ce suspens du « maintenant » éprouve l'homme. En cette traversée d'une rive à l'autre de l'imaginaire, il passe par l'épreuve de sa naissance. Il y est confié à ce qu'il ne sait pas.

Il n'est pas rare qu'au cours d'une cure psychanalytique et au terme de la régression qu'elle implique jusqu'en ce point de fixation mortifère du désir, le fantasme de *l'enfant qui apprend à marcher* revienne avec insistance. Il indique le point de déséquilibre où, pour faire plusieurs pas, dans la posture verticale, en restant debout, l'enfant prend le risque de laisser tomber ses assurances et de se confier à la voix de l'autre pour faire le pas dans la direction des bras tendus de celui qui l'appelle. Pour marcher comme pour parler, l'homme doit franchir un seuil et il ne peut le faire que relativement à un appel, qui est promesse de rencontre. Du désir de la rencontre, étayé sur la promesse qu'elle aura lieu, naît la possibilité de prendre le risque du vide, du saut, de la *séparation* d'avec l'image de soi. Il n'y a de rencontre véritable qu'à ce prix.

A ce stade, il est facile de percevoir ce que peut avoir de perverti et de pervertissant une parole qui ne tient pas sa promesse. Là se trouve enraciné le *mensonge* qui fait tomber dans le vide et dans la mort, qui fait quitter des repères en tuant l'espoir d'en découvrir de nouveaux.

Au contraire, quand la parole tient sa promesse, l'épreuve de la souffrance fait vibrer en l'homme quelque chose du temps de la mort et du temps de la vie, temps de la mort de l'imaginaire et de la vie du sujet. Elle met en cause le sujet en devenir que nous sommes, en nous confrontant aux limites qui sont les nôtres et qui nous renvoient au désir d'un Autre sans limites, d'une altérité véritable sans maladie, sans mort et sans mensonge.

Altération de l'image, altérité du sujet

Dans une première approche, cette mise en cause nous vient toujours — semble-t-il — de l'*étranger*. Soit qu'elle arrive du *dehors*, comme dans l'accident de voiture ou dans l'abandon par l'être aimé. Soit qu'elle arrive du *dedans*, comme dans la

maladie. Le virus ou la tumeur qui empoisonne notre sang est ressenti comme un étranger au plus intime de notre corps. L'obsession qui nous paralyse ou la dépression qui nous terrasse nous rendent étrangers à nous-mêmes au plus intime de notre activité psychique.

Et, de proche en proche, si nous nous laissons aller au gré des associations libres, nous nous apercevons qu'il n'est pas facile — et, la plupart du temps, qu'il est vain — de vouloir tracer une frontière nette entre l'étrangeté du dedans et celle du dehors : elles ont partie liée.

Parfois, encore, la souffrance est diffuse : elle a la couleur insaisissable de la confusion et de l'angoisse. Elle a la tonalité du mélange et de l'ambivalence ; nous ne savons plus si nous ne pouvons pas ou si nous ne voulons pas et le malaise ressortit à un dysfonctionnement, à une tristesse dont nous ignorons la cause. L'ignorance de la cause est un autre nom de l'étrangeté. Nous sommes mal dans notre peau. Cerclés dans nos corps, nous sommes impuissants à nous fournir la clé de notre isolement. Nous avons beau multiplier les « passages à l'acte » prétendument libérateurs, nous n'en sortons pas. Au contraire, nous en perdons l'esprit.

Ainsi donc, à quelque niveau que la déchirure se produise, qu'elle dilacère le tissu organique, fonctionnel ou relationnel, la souffrance nous apparaît comme l'effet ou la conséquence d'une *altération de nous-mêmes.* Elle nous apparaît *d'abord* ainsi, mais elle se laisse lire, *ensuite*, comme la trace signifiante d'une *altérité* de nous-mêmes.

D'être vécue ou ressentie seulement comme altération de l'image que nous avons de nous-mêmes, ou que les autres se font de nous — ce qui est la même chose —, la lame de la souffrance ouvre une faille en nous. Elle creuse un fossé entre nous et les autres. Nous nous sentons dédoublés, nous éprouvons le vertige d'un gouffre intime, nous nous heurtons à un mur. Dédoublement, incommunicabilité, obstacle, nous semblent venir « d'ailleurs » et, dans un processus de projection que la psychanalyse ne cesse de mettre en évidence, nous en tenons volontiers les autres pour responsables. Nous devenons accusateurs et, ce faisant, nous ne faisons que projeter hors de nous cela même qui est en nous et que nous ne percevons pas.

Cette projection sur les autres — ou sur nous-mêmes —, qui revendique pour les autres — ou pour nous-mêmes — la res-

ponsabilité imaginaire de ce qui nous fait mal, est le moyen subtil de nous mettre à l'abri et d'éviter d'avoir à tenir compte des effets de la *division*, des contradictions qui constituent notre humanité. Là où il y a division et, partant, interrogation sur le mouvement dialectique qui sépare et relie les deux termes qu'elle implique, apparaît la réalité spectrale d'une faille, d'un fossé ou d'un mur qui barrent le chemin. Cette réalité, qui nous isole, nous donne le vertige ou nous enferme, a la même consistance que la réalité sur laquelle nous croyions nous appuyer pour passer d'un côté à l'autre : elle est imaginaire. Simplement, là où nous imaginions qu'il y avait quelque chose de solide, une représentation dont nous étions sûrs, il n'y a rien. Nous avons perdu l'image de nous-mêmes et nous ne sommes portés par aucune représentation qui nous indiquerait le passage. Il nous reste une voix sans parole articulable : un cri. Personne alors, nous semble-t-il, ne peut ou ne veut nous aider. Notre cri est vain et « ça ne sert à rien de parler ! » La parole n'est que du vent ; ce qui est *seulement vrai*, c'est que nos repères soi-disant objectifs, repères sentimentaux, sociaux, charnels, ont disparu et *nous autres* avec. La vie, disons-nous alors, ne vaut pas la peine d'être vécue ; mieux vaut la mort. Nous sommes fascinés par la disparition de l'image de nous/*mêmes*.

La fascination par la mort : le mensonge

Le dard de la souffrance ne résiderait-il pas dans cette incapacité à être dessaisi de la fascination de la mort où entraîne la disparition de l'objet ? Il fait apparaître la mort comme la vérité du sujet, ce vers quoi est inexorablement tendu le désir. Il fait apparaître la promesse du désir comme *mensonge* et le langage comme dérisoire.

Nous retrouvons au terme ce qui était présent au début du processus. Car le mensonge était bel et bien présent au début, dans la projection qui exhausse au rang de seule réalité, de réel plein, l'image vaine. Puisque l'image a disparu, nous ne pouvons pas, nous ne voulons plus reconnaître et garder la parole qui traverse l'image visuelle, tactile, auditive, sociale. Le mensonge tente de faire croire qu'il *ne dit* que ce qu'il donne à voir (ou à entendre) ; celui qui en est prisonnier oublie ce que l'image lui cache.

La souffrance fait vaciller nos repères. Cette vacillation des repères que nous avons tendance à croire absolument fixes, seuls vrais, nous ouvre à la dimension d'une mort qui, peu ou prou, se trouve inscrite dans toute limitation de l'image, dans tout fantasme, s'il est vrai que notre activité psychique résulte du cadrage de nos perceptions. Ce peut être une mort *de* nous-mêmes ou une mort *à* nous-mêmes.

La vibration de notre condition de mortel, le frémissement et le trouble de l'altération qui couche l'homme et le déprime sont perçus de manière d'autant plus aiguë que se trouve mis en question l'objet investi par l'homme comme étant le lieu sûr de son identité. J'entends par objet investi, ici, l'image dans laquelle il se repose et se confie sans forcément le savoir et qui est censée le représenter dans le monde aux yeux des autres tout autant qu'aux siens. La pratique analytique nous enseigne que ce peut être n'importe quoi : un titre, des muscles, une affection, la colère, un animal, un déchet. En bref, un signifiant donné auquel est imaginairement fixé, sans pouvoir en être détaché, le sujet naissant en nous. En bref, encore, « le moi », confondu et avec le sujet et avec l'objet, fait croire en un homme dont la division se trouve confisquée et la contradiction apparemment résolue.

Ces remarques peuvent nous permettre de comprendre que la souffrance ne saurait se mesurer à l'importance « objective » du dysfonctionnement ou de l'objet atteint. Une petite blessure, ou ce qu'il en reste, sa cicatrice, peut faire souffrir davantage que des coliques néphrétiques ou la perte d'un être aimé. Dans ce domaine, moins qu'en d'autres, la comparaison n'est raison et nous connaissons tous des êtres que la mort de leur conjoint laisse insensibles, et qui demeurent inconsolables s'ils viennent à perdre leur chat.

La perte de l'objet s'éprouve comme perte de la vie et les déplacements d'affects auxquels cette disposition donne lieu mériteraient de longs développements qui nous sont impossibles ici. Mais prendre en considération ces perspectives et le jeu de l'inconscient qu'elles supposent nous invite à une certaine réserve et à beaucoup de discrétion devant le phénomène même de la souffrance. Réserve et discrétion tempèrent l'inflation de l'idéologie ou le tapage du dévouement ou de la peine. Idéologie et dévouement peuvent avoir valeur de masques — eux aussi.

Le suspens de l'imaginaire : l'écoute

Ainsi envisagée, la souffrance ne renvoie plus seulement au dysfonctionnement d'un appareil que nous connaissons, à notre image, à ce que nous savons, mais à l'histoire d'un sujet — inconscient — que nous ne connaissons pas et qui se méconnaît. C'est pourquoi, si la souffrance nous fait douter de nous-mêmes, si elle rend le « moi » *suspect* en frappant ses connaissances du sceau de l'erreur ou de l'incertitude, voire de la faute ou du mensonge, elle nous invite aussi à marquer le pas du *respect*. Elle nous déloge de la mesure comparative du savoir qui évalue et comprend les rapports du même au même, les rapports des objets. Elle nous introduit à la *mesure sans mesure* du sujet dans son rapport à l'Autre.

Je veux dire que, devant la souffrance — ou en elle —, l'attitude ouverte à la vérité du sujet en appelle à la suspension du savoir ou de l'immédiate compréhension. Elle plonge dans le silence de l'écoute. Le vrai silence nous dépossède de nos connaissances. Il nous délivre de leurs déductions scientifiques comme de l'émotion inflationniste qui leur est attachée.

Ce silence n'est ni indifférence mondaine ni fascination de la curiosité. Il est, au contraire, la condition qui nous permet de faire, avec compétence et liberté, ce que nous avons à faire : travailler, porter secours et donner des soins. Mais, en même temps, il nous désencombre de toute anticipation imaginaire.

Du même coup, il désencombre la perception que nous avons des autres — ou de nous-mêmes —, de nos projections, de ce que nous voudrions lui — nous — voir faire ou dire. Notre activité n'est plus uniquement réactionnelle. Elle est aussi le support d'une présence qui *écoute sans savoir* et que ne confisquent aucune préoccupation de l'avenir ni aucun souci du passé.

Cette attitude *silencieuse* ne dépend pas de notre vouloir ou de notre envie de bien faire. Elle est le fruit d'un travail constant de l'Autre en nous-mêmes qui met en suspens la prétention hégémonique de notre « moi ». Mais elle est en même temps reconnaissance que ce fruit nous est donné et que nous n'avons aucune maîtrise sur lui. Elle implique le temps d'une attente ou le risque d'une rupture qui peut aller jusqu'au sentiment du désespoir. Bernanos a perçu l'ambiguïté de la compassion immédiate qui, justement, n'autorise pas le silence :

Il faut se taire. Il faut se taire aussi longtemps que le silence me sera permis. Et cela peut durer des semaines, des mois (...) Je sais bien que la compassion d'autrui soulage un moment, je ne la méprise point. Mais elle ne désaltère pas, elle s'écoule dans l'âme comme à travers un crible. Et, quand notre souffrance a passé de pitié en pitié, ainsi que de bouche en bouche, il me semble que nous ne pouvons plus la respecter ni l'aimer. [1]

Dans le jeu de bascule imaginaire où elle introduit, la compassion immédiate du « je te comprends » ou du « il faudrait que tu fasses ceci ou cela » *ne désaltère pas*, parce qu'elle n'introduit pas la dimension d'une altérité signifiante du sujet. Contrairement à ce qu'elle se propose, elle ne fait pas cesser l'altération de la souffrance, quand bien même elle la soulagerait un moment.

Nous le savons d'expérience. C'est vrai pour autrui car c'est vrai pour nous.

Le poids du réel

A travers la blessure qui altère notre image, l'altérité du sujet se dévoile. Dans ce déplacement qui nous rend étrangers à nous-mêmes — voire étranges —, ce n'est pas seulement la catastrophe, répertoriable dans l'ordre du savoir, qui (nous) arrive, c'est aussi le réel dans lequel le désir du sujet nous inscrit comme autres. L'altération de notre propre image laisse surgir l'altérité où nous sommes convoqués. Elle la médiatise. De l'objet imaginaire dans lequel nous nous complaisions, la souffrance nous détourne et, en elle, se fait entendre le cri d'un sujet méconnu. Le miroir se brise et sa brisure nous ouvre l'oreille au chant d'une parole captive du reflet.

Une vie sans souffrance, sans la vivante référence à la mort que toute souffrance implique serait une vie de rêve, irréelle, sans poids. Elle serait insupportable, comme est horrifiant le délire d'immortalité qui nous identifie à une « chose », à une représentation qui ne passerait pas. Lorsque la souffrance ne nous maintient plus dans l'abri de la mort de l'imaginaire par où le réel nous arrive, nous nous trouvons pieds et mains liés à notre image comme à une idole impuissante et muette. Rien d'Autre.

1. Georges BERNANOS, *Le journal d'un curé de campagne*, Plon, Paris 1936, p. 319.

Quand il en est ainsi, nous saisissons que l'évitement de la souffrance peut aller jusqu'à la perte de la parole. Tout se passe alors *comme si* l'unique désir de l'homme n'était pas le désir de l'Autre entendu comme lieu de la vérité de sa vie et de sa mort. Tout se passe, au contraire, *comme si* son seul désir se condensait dans le vœu sans portée « d'avoir la santé », pour s'abîmer dans un état de non-souffrance imaginaire, un état qui protégerait de l'altération et de la mort. Repus de soins et hydratés à souhait, nous mourrions de soif, de la soif d'être un homme.

Il y a dans le désir de l'homme une dimension d'altérité qui l'assoiffe. Il y a soif de l'Autre, et la soif de l'eau qui restaure l'image de son corps blessé ne tient sa vérité que d'en être la métaphore. L'eau incorporée qui fait vivre jusqu'à la mort est la métaphore d'une parole incarnée qui fait vivre le sujet du désir de l'Autre, d'un désir qui le requiert dans la vie, à travers la souffrance et la mort.

Le silence de l'écoute

Certes, il ne peut être question ici de faire l'apologie de la souffrance comme d'une fin en soi ou d'un moyen sûr à ranger dans l'arsenal de la pédagogie humaine. Nous devons tout faire pour la faire disparaître par les soins de la technique, mais sans pour autant occulter du même coup la question du sujet qui s'y pose. Dès que se trouve forclose cette question, l'homme est réduit à n'être plus qu'objet de douleur auquel est refusé le droit de parler en tant qu'homme qui va mourir. Et, pourtant, c'est en combattant la souffrance que tous les hommes ne peuvent que se laisser interroger par la question qu'elle pose et qui n'est autre que la leur : celle de l'homme vivant et mortel.

Ne voir dans la souffrance qu'un symptôme à réduire sans davantage prêter l'oreille à ce qui cherche à s'y dire avec tant d'insistance, c'est se comporter en apprentis sorciers ou en grands prêtres d'une société qui nie la mort tout autant que le désir de l'homme et son surgissement dans la chute de l'imaginaire.

La face cachée de la souffrance est, certes, inatteignable dans l'ordre des connaissances et de la technique. Elle est tournée vers la reconnaissance du sujet et nous invite au silence de l'écoute.

Lorsque cette face de la souffrance, tournée vers l'altérité du sujet, n'est plus symbolisée par une *écoute qui ne sait pas*, ouverte sur la question de ce qui est en jeu entre les humains et en eux, nous ne nous préoccupons plus que de sa face visible, celle qui est tournée vers l'altération du moi. Mais, du même coup, nous perdons le secret qui divise l'homme. Ce secret réside dans la contradiction d'où naît son désir : il se sait parlant et mortel, sans savoir ni ce qu'est la parole ni ce qu'est la mort. Le secret de l'homme, c'est le désir de l'Autre pris aux rets d'une structure qui veut le réduire au Même.

Nous vivons et nous mourons et, dans ce combat de la vie et de la mort dont notre corps est le lieu, une voix cherche à se faire entendre dans le silence d'une écoute ouverte à ce qui parle au cœur de cette absolue contradiction.

C'est à cette limite entre l'imaginaire de nous-mêmes et du monde et le réel de la mort que la souffrance nous situe en tant qu'êtres humains : si elle est déchirure du moi, elle est aussi passage étroit, porte étroite, par où se fait entendre l'invitation à devenir Autre que ce que j'imagine être, à naître comme Sujet pour un Autre. Elle est le corollaire de notre devenir dans le monde. « Tant que l'homme souffre, écrit Freud, il peut encore faire son chemin dans le monde. »

Le cri

La souffrance nous sépare d'avec nous-mêmes. Elle nous divise. Mieux vaudrait dire qu'elle est cette séparation, cette division même depuis l'origine. Cette division fait planer, dès le début, l'ombre de la mort. D'elle naît le cri de la naissance... qui ne livrera passage à la parole dans l'articulation du langage que pour autant qu'il sera entendu et répercuté comme désir de l'autre.

Et ce cri de l'homme — qui est parole d'un sujet qui se cherche dans la déchirure du corps, dans la séparation des corps —, il est le plus souvent voilé, caché, rendu inaudible sous le bruit et le remue-ménage que déclenche la souffrance. La multiplicité des soins que la mère donne à l'enfant qui vagit ou que l'infirmière donne au malade qui se plaint peut devenir une sorte d'alibi scientifiquement organisé et socialement institué. Je me suis souvent demandé si les soins que nous donnions n'étaient pas faits pour faire cesser le cri, pour ne plus entendre la voix qui crie.

C'est pourtant dans cet espace où la voix se fait entendre comme parole dans le silence que s'inscrit la possibilité de donner des soins : de nourrir, de laver, de piquer, de transporter... sans que, pour autant, le malade ou l'enfant soit réduit à un objet de manipulation. Mais il est toujours tentant pour un patient de se laisser manipuler, de se laisser couler dans le plus grand des désespoirs, celui qui consiste, plus ou moins consciemment, à se boucher les oreilles pour ne pas s'entendre soi-même.

A travers l'inflation même que provoque la douleur, tous les souffrants espèrent — san le savoir peut-être — ne pas être réduits à un objet de douleur. Ce contresens fait d'eux un objet de préoccupation charitable ou répugnante et les prend au piège d'une manipulation qui les fait exister comme objet de soins. A-t-on suffisamment réfléchi que c'était pour beaucoup une manière de sortir de la cruauté de la solitude ou de l'angoisse ? Mais c'est aussi une impasse.

Par contre, lorsque le souffrant n'est plus réduit — ou ne se réduit plus — à son symptôme douloureux, la souffrance, par le déplacement qu'elle implique peut devenir le lieu symbolique d'une parole. Ainsi peut se rouvrir un chemin où le souffrant et le soignant se rencontrent à égalité de sujet. Cette égalité, chacun le sait, se révèle devant la mort. Précisément là où la souffrance nous sépare de nos imaginaires respectifs et où ça se met à parler d'autre chose que de « moi ». Là où ça parle de l'Autre du monde.

Souffrant et soignant peuvent poursuivre sur cette route sans se posséder, sans dépendre l'un de l'autre ; un espace se creuse qui est celui de la parole et du désir. Mais il y a une manière de soigner ou de se faire soigner qui est un évitement de la parole et qui réduit l'homme à un organisme sourd et muet.

La souffrance complice

Il se peut, en effet, que la souffrance ne serve qu'à nous faire valoir. Soit comme soignant. Soit comme malade. Elle devient alors l'endroit d'une complicité secrète, inconsciente, en nous et entre nous, d'un mensonge.

Et, comme toute complicité dont le ressort est en définitive la culpabilité, elle enchaîne alors plus qu'elle ne libère. La maladie d'un être humain peut obtenir des soins d'autant plus dévoués

que du temps de sa santé il était l'objet de la haine plus ou moins consciente de son entourage. Lorsque la souffrance n'est pas ordonnée à la reconnaissance du sujet dans son rapport à l'Autre et non plus seulement à son image, elle alimente la revendication et aiguise les dents de la jalousie. Elle développe l'aigreur et l'isolement dans un refus toujours plus grand *de ce qui arrive* à travers la souffrance : l'excès du désir.

La maladie comme la santé peuvent devenir obstacle à la recherche, toujours un peu combative, de la vérité de l'homme. Et cela est vrai du soignant comme du souffrant.

A la séparation du sujet vivant d'avec le moi blessé, se substitue le bourrelet sclérosé d'une suture, d'une fermeture qui ne renvoie à rien d'autre qu'à elle-même. Subrepticement, dans une sorte de crispation, la souffrance devient comme la raison d'être du souffrant et du soignant, au lieu d'être l'objet médiateur de leur rencontre.

Si nous n'y prenons garde, il n'est pas impossible, alors, que cet *objet souffrance*, devenu l'opérateur de toute la technique médicale, voire sociale, soutienne finalement tout un système économique et politique dans lequel nous serions pris comme fonctionnaires... tandis que les sujets humains, ceux qui parlent, se trouveraient paradoxalement exclus de cet univers, satellisés.

On pourrait dire alors que l'homme-souffrant se substitue subrepticement à l'homme-parlant, le supplante, comme s'il n'y avait aucun rapport entre les deux. Cette dissociation entre la souffrance et la parole réduirait l'homme à un objet scientifique, à l'objet de la science qui s'en occupe d'autant mieux qu'il est devenu muet.

Certes, en tant que *symptôme*, la souffrance a une signification dans le langage médical, social, politique. Mais, en tant que *lieu de la parole*, elle doit s'entendre comme le cri d'un sujet affronté au désir de vivre et à la mort : le cri d'un sujet naissant. Ne pas l'entendre ainsi, c'est référer la souffrance seulement à la maladie, c'est emprisonner le « malade » dans une souffrance aveugle. Nous risquons de condamner à ne faire que souffrir celui qui, à travers sa souffrance, peut aussi accéder à la joie.

Si l'altération de l'image de soi avive sans cesse notre désir de l'Autre, en Lui notre soif d'être se trouve désaltérée ; soif d'être

guéri et sauvé, mais aussi soif *d'être en vérité* quand bien même cette vérité se cacherait à l'ombre de la mort.

De la connaissance à la reconnaissance

Aucune connaissance, qu'elle soit médicale, psychologique, sociologique, n'apaisera jamais l'homme de désir ou le désir de l'homme : il est désir de l'Autre.

Et cette expérience du corps désirant est si vive et si fondatrice qu'elle n'a pas de critère imaginable ou programmable. Elle échappe à toute science, à tout savoir, à tout savoir-faire. Cela ne signifie pas qu'elle ressortit à la magie, à l'ignorance ou à la maladresse. Simplement, elle est d'un autre ordre. On ne le reconnaît même pas dans le temps où elle a lieu ; elle se donne à lire après coup, comme ce qui a changé la vie pour la remettre dans son vrai cours : celui qui vient de sa source et qui y retourne. Le vivant s'y reconnaît dans un corps, malgré l'image altérée qu'il en a : ce corps est « don » de la parole.

Le fruit de cette reconnaissance n'a pas la saveur de la certitude paranoïaque du savoir ou de la bonne conscience du travail bien fait. Il n'a pas l'amertume de l'exaltation trompeuse du semblant. Il a plutôt le goût d'une joie et d'une paix d'autant plus étonnantes qu'elles sont discrètes et que c'est toujours *la première fois* qu'on les éprouve.

Ce fruit se dérobe et pourrit dès que nous tentons de le cultiver pour lui-même et, aurions-nous soulagé toute la souffrance du monde, il se déroberait. Ce fruit de la reconnaissance ne peut pas nous être dû. Nous ne pouvons pas l'utiliser comme une affiche publicitaire ou électorale. Lorsque nous tentons de le faire, nous voilà aussitôt livrés à la grande et fausse estime de nous-mêmes et à la morsure de la jalousie.

La dette de surcroît

Le détachement de l'action dans l'action même libère de toutes les obligations meurtrières d'une pseudo-reconnaissance qui n'est jamais réciproque.

Nous ne devons rien à ceux qui souffrent et qui meurent parce qu'ils souffrent et parce qu'ils meurent, ou plutôt nous ne leur devons à ce titre-là que les soins que nous pouvons et savons leur donner.

Mais nous avons une dette particulière vis-à-vis de ceux qui souffrent et qui meurent, parce qu'ils sont appelés à vivre non plus de leur propre image, mais de la parole dont ils témoignent pour nous et dont nous témoignerons pour eux.

Cette dette de la parole où le sujet et l'Autre sont appelés à se rencontrer dans le silence, nous n'aurons jamais fini de la payer ; mais elle n'a pas la lourdeur d'une obligation entravante ; elle est plutôt « un joug facile à porter et un fardeau léger ». Paradoxalement, cette dette, nous ne l'éprouverons jamais que comme « ce qui nous est donné par surcroît ». Ce surcroît de l'amour, qui se donne là où toute connaissance fait faillite, est *la mesure sans mesure* qui *autorise* l'homme à donner toute sa mesure, de la naissance à la mort.

Denis VASSE, s.j.

INFORMATION - BRADERIE

De nombreux lecteurs, intéressés par les premiers fascicules de CHRISTUS, nous ont demandé s'il était possible de se les procurer.

Parmi les anciens numéros (jusqu'au n° 40, 1963), voici ceux qui sont encore disponibles :

au prix de 8 F (prix d'origine + frais de poste)

N° 16 *L'action de grâces*
N° 18 *Eglise et vie spirituelle*
N° 23 *La Sainte Trinité*
N° 24 *La pauvreté*
N° 26 *La vie religieuse*
N° 30 *La vie spirituelle*
N° 36 *Obéissance et autorité*
N° 37 *Quand vous priez*
N° 38 *Intelligence et vie spirituelle*
N° 40 *Le devoir missionnaire*

Commandes à adresser à :

CHRISTUS - 12, rue d'Assas, 75006 Paris
CCP 10 439 65 A Paris